

Bruno Bauer

tradução do alemão para francês de Jean-François Poirier

L'aptitude des juifs et des chrétiens d'aujourd'hui à devenir libres (1843)1

La question de l' émancipation est une question générale: les juifs comme les chrétiens veulent être émancipés. Du moins l'histoire, dont la finalité ultime est la liberté, doit travailler et travaillera à ce que juifs et chrétiens se rencontrent dans leur aspiration et leurs efforts en vue de l'émancipation, puisqu'il n'existe aucune différence entre les uns et les autres, et qu'à l'égard de la vraie essence de l'homme, à l'égard de la liberté, les uns et les autres doivent reconnaître qu'ils sont de la même façon des esclaves. Le juif est circoncis et le chrétien baptisé pour n'avoir pas à regarder leur essence au sein de l'humanité mais au contraire pour abjurer l'humanité et se reconnaître astreints au servage d'une essence étrangère et se comporter de la sorte leur vie durant et en toutes circonstances de sa vie.

Quand nous disons que l'un et l'autre doivent se rencontrer et s'unir dans l' aspiration à l' émancipation, nous ne voulons pas proférer par là un lieu commun et dire que l'union fait la force, et encore moins que les mouvements et les discussions auxquels l'aspiration des juifs à l' émancipation a donné lieu auraient servi à éveiller, même chez les chrétiens, l' aspiration à l' émancipation, ni même que les chrétiens seraient obligés et autorisés à compter sur l' activisme et le concours des juifs s'ils veulent accéder à la dignité et se libérer de la tutelle sous laquelle ils ont vécu jusqu'à présent: mais nous voulons dire par là, seulement et simplement, que l'œuvre d'émancipation, que l'émancipation en tant que telle, l'émancipation en général, ne pourra être assurément entreprise qu' à compter du moment où il sera universellement reconnu que l' essence de l'homme est non pas la circoncision ni le baptême mais la liberté.

Nous avons au contraire l'intention d'examiner pour l'instant quel rapport les juifs entretiennent avec la fin ultime - que l'histoire commence à se poser avec la netteté d'un «ou bien. .. ou bien. .. »qu'il faut entendre comme un «maintenant ou jamais» - d'examiner s'ils ont contribué à ce que l'histoire ait le courage de cette netteté, s'ils sont plus proches de la liberté que les chrétiens ou s'ils doivent rencontrer une difficulté encore plus grande que ceux-ci à devenir des hommes libres et à manifester leur aptitude à la vie dans ce monde et dans cet État.

Si les juifs se réfèrent à l' excellence de leur doctrine morale, c'est-à-dire de leur loi révélée pour prouver qu'ils sont aptes à devenir de bons citoyens et qu'ils ont un droit de participer à toutes les affaires publiques de l'État, cette aspiration à la liberté qui est la leur ne signifie rien d'autre que l'aspiration du Maure à être blanc, ou bien elle a une signification moindre encore: l'aspiration à rester non libre. Qui veut envisager d'émanciper le juif en tant que juif ne se donne pas seulement la même peine inutile que s'il voulait laver un Maure pour le rendre blanc, mais il s'illusionne lui-même en s'infligeant ce tourment inutile: en s'imaginant enduire le Maure de savon, il le lave avec une éponge sèche. Il n'arrive même pas à le mouiller.

Soit, dit-on - et le juif le dit lui-même -le juif ne doit pas non plus être émancipé en tant que juif, non parce qu'il est juif, parce qu'il possède un principe universellement humain de moralité si remarquable. Au contraire le juif cédera la place au citoyen et sera citoyen, bien qu'il soit juif et veuille rester juif; c'est-à-dire qu'il est et reste juif, bien qu'il soit citoyen et vive dans la situation universellement humaine : son essence juive et restreinte l'emporte toujours pour flétrir sur ses obligations humaines et politiques. Le préjugé demeure, bien qu'il soit dépassé par les principes universels. Mais s'il subsiste, c'est au contraire qu'il dépasse tout le reste.

C'est seulement à titre sophistique, en apparence, que le juif pourrait subsister dans la vie de l'État; s'il voulait rester juif, la pure apparence serait alors l'essentiel, c'est-à-dire que sa vie dans l'État ne serait qu'une apparence ou une exception momentanée à l'essence et à la règle.

Les juifs ont invoqué par exemple que leur loi ne les a pas empêchés, pendant les guerres de libération, de rendre les mêmes services que les chrétiens et de combattre le jour du sabbat. Il est vrai qu'ils ont, malgré leur loi, combattu pendant la guerre ; leur synagogue et leurs rabbins leur ont même expressément délivré l'autorisation de se soumettre à toutes les obligations du service de la guerre, même lorsque celles-ci étaient en contradiction avec les commandements de la loi. Mais il est bien évident que le travail ou le sacrifice de soi à l'État n'a été autorisé en l'occurrence qu'à titre exceptionnel, et la synagogue et ces rabbins qui avaient délivré, dans ce cas unique, l'autorisation à titre exceptionnel, se situent, au fond, au-dessus de l'État, lequel ne reçoit en l'occurrence qu'une faveur précaire qui, à vrai dire, ne devrait pas lui être accordée en vertu de la loi divine suprême.

Un service qui est rendu à l'État alors que la conscience morale devrait y voir un péché et n'y voit pas de l'échéance en l'occurrence uniquement parce que le rabbin a accordé sa dispense et a dit - ce qu'il n'est pas obligé de dire une autre fois puisqu'il n'aurait, à vrai dire, jamais dû le dire - qu'en l'occurrence ce n'était pas un péché de rendre ce service : un tel service est immoral puisque la conscience morale le désavoue; il est précaire puisque la loi l'interdit, et peut donc à chaque instant l'interdire réellement, et devrait donc forcément être désavoué à chaque fois qu'il y va d'une affaire relevant de la morale publique. Seule une époque qui ne sait plus ou elle en est peut y voir quelque chose de remarquable: une époque qui saura de nouveau ce que sont des hommes à part entière, renverra ce service au nombre des hypocrisies les plus hyperboliques, et ceux qui en font grand bruit, s'ils ne veulent pas se laisser convaincre de l'inanité de leur cause, ne peuvent qu'être pris en compassion comme malheureux reliquats et victimes d'un passé complètement erroné jusqu'en son tréfonds.

Qu'ont fait les juifs pour se hausser au-dessus d'un point de vue qui fait de l'hypocrisie une nécessité, et pour combler le gouffre qui les sépare des cimes de l'humanité vraie et libre? Ils n'ont rien fait en ce sens tant qu'ils veulent rester juifs et vivre selon l'idée qu'ils pourraient rester en tant que tels des hommes libres.

Comment ont-ils réagi à la critique que les chrétiens ont adressée à la religion en général pour libérer l'humanité de la plus dangereuse auto-illusion, de l'erreur originelle? Ils ont estimé que ce combat ne concernait que le christianisme, et comme il ne pensaient qu'aux souffrances et aux tourments que la domination de l'Évangile leur avait réservés, ils n'ont cessé de se réjouir quand la critique - depuis Lessing, c'est-à-dire depuis qu'ils ont

commencé à entendre parler de ses exploits - a malmené le christianisme. Ils étaient tellement bornés qu'ils ne se sont pas aperçus, tout à leur joie maligne, que si le christianisme, c'est-à-dire le judaïsme achevé, s'écroule, il entraîne forcément leur religion dans sa chute. Ils ne savent toujours pas ce qui se passe en ce moment autour d'eux; ils sont si apathiques et prennent si peu part à la question universelle de la religion et de l'humanité qu'ils n'entreprennent rien contre cette critique. Ils sont à ce point pris servilement dans les embarras de l'illusion religieuse qu'ils n'ont encore jamais combattu dans les armées qui ont engagé la bataille contre la hiérarchie et la religion. Aucun juif n'a contribué par quelque apport décisif à la critique, ni contre celle-ci. Les zélateurs chrétiens qui invoquent ciel et terre contre la critique sont des figures plus humaines que le juif qui ne fait que se réjouir quand il entend vaguement dire que ça barde chez les chrétiens. Leur opposition à la critique prouve qu'au fond ils y sont impliqués, même si c'est par exaltation; ils croient devoir la combattre parce qu'ils sentent que dans ce combat il y va de la cause de l'humanité ; mais le juif se croit en sfueté dans son égoïsme, pense seulement à son ennemi le christianisme, et n'a néanmoins encore jamais accompli quoi que ce soit de décisif contre lui.

Il n'a rien pu entreprendre contre le christianisme parce que la force créatrice qui est nécessaire à ce combat lui fait défaut. Contre la religion achevée, seule peut combattre une puissance capable de mettre à sa place la reconnaissance de l'homme vrai et complet. Contre le christianisme, il peut seulement lui-même combattre parce que celui-ci contient le concept universel d'être humain, soit son ennemi personnel, même si ce n'est bien sûr que sous une forme religieuse. Le judaïsme a fait du contenu de sa religion non l'homme complet, la conscience de soi développée, c'est-à-dire l'esprit, pour qui rien ne représente plus une barrière qui le fasse se sentir à l'étroit, mais la conscience prise dans ses embarras, qui se bat encore avec sa barrière, une bâtie ayant la particularité d'être sensible, naturelle. Le christianisme dit: l'homme est tout, est Dieu, est Celui qui embrasse tout, est le Tout-puissant, et il exprime cette vérité religieusement quand il dit: Vn seul, le Christ est l'homme, qui est tout. En revanche, le judaïsme satisfait seulement l'homme qui a affaire à un monde extérieur, avec la nature, et satisfait précisément sous la forme religieuse son besoin quand il dit que le monde extérieur est soumis à la conscience, c'est-à-dire que Dieu a créé le monde. Le christianisme satisfait l'homme qui veut se voir à son tour dans le Tout, dans l'essence universelle de toute chose - pour employer des termes religieux en Dieu aussi; le judaïsme satisfait l'homme qui veut seulement se voir indépendamment de la nature.

Le combat contre le christianisme n'était donc possible que venant du camp chrétien, parce que le christianisme, et lui seul, avait lui-même appréhendé l'homme, la conscience, comme l'essence de toute chose, et en est venu à l'idée de dissoudre cette conception religieuse de l'homme, conception qui anéantissait à proprement parler toute l'humanité, parce que selon elle Vn seul est Tout. Le juif était en revanche encore beaucoup trop occupé à satisfaire son besoin encore naturel, qui lui faisait une obligation de ses pratiques religieuses sensibles, de ses ablutions, de ses purifications, du choix et de la purification religieuse des aliments quotidiens, pour pouvoir penser à ce qu'est l'homme en général. Il ne pouvait pas combattre le christianisme car il ne savait même pas de quoi il rentrait dans ce combat.

Toute religion est nécessairement liée à l'hypocrisie et au jésuitisme: elle fait commandement à l'homme de considérer ce qu'il est comme objet de culte, comme quelque chose d'étranger, de faire donc comme s'il n'était rien de semblable, c'est-à-dire

rien, rien du tout en soi; mais l'humanité ne se laisse pas complètement opprimer et cherche toujours à restaurer sa valeur au détriment de l'objet de culte qui veut pourtant toujours rester dans l'idée de sa valeur.

Mais quelle différence n'y a-t-il pas, en vertu précisément de ce qui est dit du contenu des deux religions, la religion chrétienne et la religion juive, entre le jésuitisme chrétien et le jésuitisme juif et, à plus forte raison, le jésuitisme juif actuel ! Le jésuitisme chrétien est un fait universellement humain et a aidé à engendrer la liberté d'aujourd'hui; le jésuitisme juif qui voisinait avec le christianisme est d'emblée borné, dépourvu de conséquence pour l'histoire et l'humanité en général, et seulement la marotte d'une secte vivant en marge.

Le juif voit dans la religion la satisfaction de son besoin et la liberté par rapport à la nature; le jour du sabbat, sa conception religieuse doit devenir également un fait (*Tat*), ou encore sa liberté et son retrait de la nature deviennent conception réelle: mais comme ses besoins ne sont pas vraiment satisfaits dans la religion, qu'ils le tracassent même le jour du sabbat, la vie réelle, prosaïque et pleine de besoins est en contradiction avec la vie idéale dans laquelle il n'avait plus besoin de se préoccuper de satisfaire ses besoins. Il est obligé d'envisager des moyens et des expédients pour satisfaire ses besoins sans entamer l'apparence qu'il obéit à la loi, c'est-à-dire qu'il se situe au-dessus des besoins. Le jésuitisme juif est la pure astuce de l'égoïsme sensible, la vulgaire roublardise, et malgré tout, parce qu'il a toujours affaire à des besoins tout-à-fait naturels, sensibles, il est l'hypocrisie grossière à l'état brut. Il est si grossier et répugnant qu'on ne peut se détourner de lui qu'avec dégoût, mais sans même pouvoir entrer sérieusement en conflit avec lui. Quand par exemple, le jour du sabbat, le juif fait allumer sa lampe par un serviteur chrétien ou un voisin, et se trouve satisfait de ne pas l'avoir fait lui-même, bien que sa lumière ne profite qu'à lui, quand il fait chauffer l'hambre par un serviteur étranger pour ne pas mourir de froid, bien que le commandement divin qui lui interdit d'allumer du feu le jour du sabbat défend de mettre à l'abri d'avoir froid et de mourir de froid; s'il estime ne pas transgresser les lois du Sabbat des Juifs qu'il se contente de faire passivement des affaires à la Bourse, comme s'il ne faisait pas des affaires actives quand, pour aller à leur rencontre, il se rend à la Bourse et se commet avec elle; quand, enfin, il a des collaborateurs et des commis chrétiens qui dirigent ses affaires à sa place le jour du Sabbat, comme si leur travail ne protégeait pas à son entreprise et à son escarcelle : c'est là une hypocrisie contre laquelle un homme honnête n'est même pas en mesure de lutter.

Mais lorsque le chrétien est obligé de saisir religieusement, donc à contresens, le concept d'esprit et la conscience de soi, et que la conscience de soi réelle réagit contre ce contresens, sans être autorisée à l'abolir, le jésuitisme qui en résulte est quelque chose d'une tout autre nature. Aussi un combat scientifique est-il non seulement possible mais nécessaire et c'est même le préalable à la naissance et à l'essor de la liberté humaine suprême.

Le jésuitisme juif est l'astuce qui sert à satisfaire le besoin le plus sensible parce que la satisfaction feinte que la loi impose à ce besoin ne peut lui suffire. Ce n'est que ruse forcenée. Le jésuitisme chrétien, en revanche, est le travail théorique titanique de l'esprit en lutte pour sa liberté, le combat de la véritable liberté contre la liberté dévoyée, simulée, c'est-à-dire contre la non-liberté, un combat, certes, dans lequel la liberté réelle et combattante se ravale elle-même sans cesse, aussi longtemps qu'elle combat et qu'elle

combat de surcroît religieusement et théologiquement, au rang de la non-liberté ; mais ce jeu épouvantable et féroce finit cependant par éveiller l'humanité et l'incite à conquérir avec détermination sa liberté réelle.

Même le jésuitisme proprement dit, le jésuitisme de l'ordre ecclésiastique, était un combat contre les préceptes religieux, la dérision de la frivolité, un acte relevant des Lumières, et s'il était dégoutant, voire sale, c'était pour cette seule raison que les Lumières et la frivolité apparaissaient sous une forme purement ecclésiastique et non sous la forme de la liberté humaine.

Quand le casuiste juif, le rabbin, demande s'il est permis de manger l'œuf que la poule a pondu le jour du Sabbat, c'est la pure folie et la conséquence affligeante de l'embarras dans lequel plonge la religion. Mais quand les adeptes de la scolastique demandaient si Dieu, tel qu'il a été conçu homme dans les entrailles de la Vierge aurait pu également devenir une citrouille², quand les luthériens et les réformés disputaient de savoir si le corps de l'homme-Dieu peut être présent au même moment en tout temps ET en tout lieu, c'est certes ridicule, mais seulement parce que c'était la querelle du panthéisme sous sa forme religieuse et ecclésiastique.

Les chrétiens se situent donc à un niveau plus élevé pour la raison qu'ils ont développé le jésuitisme religieux, cette non-liberté qui s'étrangle elle-même, jusqu'à ce point où tout est remis en jeu, où la non-liberté embrasse tout, et où la liberté et la sincérité sont forcément la suite nécessaire de sa domination sans partage. Les juifs se situent très en-dessous de ce niveau d'hypocrisie religieuse et donc aussi très en-dessous de cette possibilité de liberté.

Le christianisme est né quand l'esprit viril de la philosophie grecque et celui de la culture classique s'est marié, dans un moment de défaillance, au judaïsme en pleine ardeur. Le judaïsme qui était resté le judaïsme a oublié cette union et cette étreinte amoureuse après avoir donné le jour au fruit de cette union. Il n'a pas même voulu reconnaître ce fruit qui était sien. Le judaïsme, qui n'a cessé de conserver dans sa mémoire la figure seigneuriale de la philosophie d'un monde sans Dieu et de lui garder sa faveur, n'a jamais pu l'oublier et a continué d'être occupé par la pensée du gaillard à la belle figure humaine qui ne croit pas en Dieu, jusqu'à ce que même son souvenir périsse et que la philosophie réelle se retrouve à sa place - ce judaïsme mort de ses amours et de son union païenne, c'est le christianisme.

Que l'inhumanité ait été poussée dans le christianisme plus loin que dans toute autre religion, et ait même atteint des sommets, vient seulement de là, et ne tire sa possibilité que du fait qu'il avait conçu le concept d'humanité le plus dépourvu de barrières et n'a fait, dans la version religieuse, que le prendre à contresens, le déformer, et rendre nécessairement inhumain l'être humain. Dans le judaïsme, l'inhumanité n'est pas encore poussée à ce point; le juif en tant que juif a par exemple le devoir religieux d'appartenir à la famille, à la tribu, à la nation, c'est-à-dire de vivre pour certains intérêts humains; mais cet avantage n'est qu'apparent et ne trouve son fondement que dans cette déficience : l'homme dans son essence universelle, à savoir l'homme considéré comme davantage que le simple membre de la famille, de la tribu ou de la nation, n'était pas connu du judaïsme.

Les Lumieres ont leur vrai foyer dans le christianisme. C'est en lui qu'elles peuvent plonger le plus profondément leur racines, c'est en lui qu'elles sont décisives - certes, après que les Grecs et les Romains eurent eux-mêmes eu leurs Lumière mais durent, du fait de la dissolution de leur religion, donner l'occasion de naître à une nouvelle religion - c'est en lui qu'elles sont décisives pour tous les temps, pour l'humanité entière. Les Lumieres des Grecs et des Romains ne pouvaient faire s'effondrer qu'une religion déterminée, encore inachevée, c'est-à-dire une religion qui n'était pas encore intégralement religion et était au contraire unie à beaucoup d'autres intérêts, politiques, patriotiques, artistiques et, si l'on peut dire, humains. Le christianisme est pure religion achevée, rien que religion; les Lumieres qu'il a engendrées et qui l'ont conduit à l'effondrement ont ainsi décidé du sort de la religion et de l'humanité en général. Mais il devait pour ces deux raisons, qui à vrai dire n'en forment qu'une, engendrer ces Lumieres décisives, parce qu'il est le point culminant de l'inhumanité et la conception religieuse de la pure humanité, sans aucune barrière, embrassant tout.

Par la même raison s'explique qu'une si longue succession de siècles aient été nécessaires pour que les Lumieres et la critique puissent atteindre une perfection et une pureté qui les rendent capables de constituer réellement une nouvelle époque de l'histoire de l'humanité. C'est précisément parce que le christianisme recèle une conception si englobante de l'humanité qu'il a pu résister si longtemps aux attaques visant son inhumanité. Les attaques étaient si difficiles, si timides, si partielles - elles le sont encore dans certains domaines des Lumieres ou l'on fait encore grand cas du commandement chrétien de l'amour universel du prochain, de la loi chrétienne de liberté et d'égalité - parce qu'on s'en laissait imposer par le commandement de l'amour fraternel et qu'on ne devinait qu'à grand peine que précisément le même commandement, parce qu'il est religieux, abolit et restreint l'amour par la foi, engendre la haine et la rage de persécuter, manie l'épée et allume le bûcher. Des religions inférieures ont pu succomber plus facilement parce que les obstacles qu'elles opposaient à l'évolution de l'humanité se laissaient plus facilement percevoir, c'est-à-dire parce qu'elles reposaient d'emblée sur une conception restreinte de l'essence humaine et ont éveillé bien plus précocement les Lumieres qui poussent à l'irreligion. Mais ces Lumieres n'étaient pas encore décisives pour la religion en général, car elles ne renversaient qu'une barrière déterminée, une seule barrière, et non la barrière (*Schranke*), non la restriction (*Beschränktheit*) et la non-liberté en général. Ces Lumieres n'étaient pas décisives non plus parce qu'elles ne pouvaient même pas dissoudre la religion déterminée et incomplète de façon à expliquer avec justesse le caractère illusoire, l'origine et la genèse humaine de celle-ci. Seules les Lumieres qui dissolvent et expliquent en général l'illusion, c'est-à-dire tout simplement la religion, expliqueront aussi avec justesse l'illusion et l'origine des formes inférieures de la religion.

Le christianisme lui-même a fourni une justification de cette proposition. Pour les catholiques, il était plus facile que pour les protestants de s'émanciper de la tutelle de la religion, mais plus difficile et presque impossible de dissoudre la religion en général et d'expliquer avec justesse son origine. La tutelle religieuse était plus brutale, plus extérieure, et, pour finir, offrait aussi extérieurement prise plus commodément aux attaques. Elle pouvait, du fait qu'elle n'avait pas pénétré au plus profond et n'embrassait pas encore l'homme dans sa totalité, être plus facilement rejetée et repoussée. Mais elle

fut à la fois faussement expliquée, accusée d'être une tromperie grossière et concertée. La vraie source de la religion, l'illusion, l'auto-illusion des hommes sous tutelle ont subsisté, ont pu du moins subsister et se soumettre à nouveau celui qui avait effectué la démarche des Lumières mais s'était seulement libéré d'une illusion déterminée et même le fourvoyer dans la démarche qui l'avait conduit aux Lumières. Au contraire, dans le protestantisme, l'illusion est devenue complète et toute puissante parce qu'elle s'empare de l'homme tout entier et ne le domine pas seulement de l'extérieur par son pouvoir clérical, hiérarchique et ecclésiastique, mais depuis sa propre intériorité. Dans le protestantisme, le sentiment de dépendance en tant que tel, dans sa pureté et sa plus grande extension, c'est-à-dire dans sa restriction totale et absolue, a été élevé au rang de principe. C'est ici, alors que ce sentiment constitue l'essence de l'homme et que l'homme, outre qu'il est religieux, n'a pas même le droit d'être au moins quelque chose d'autre, comme par exemple, politicien, artiste, philosophe, qu'il faut le plus de temps pour que l'homme ose attaquer sa propre essence qu'il avait reconnue jusqu'à ce jour comme seule essence véritable, et qu'il en faut encore plus pour la repousser et l'anéantir comme son essence dévoyée. Mais une fois que la chose se produit, alors elle se produit radicalement pour tous les temps, pour l'humanité tout en même temps, si bien que l'affaire est réglée une fois pour toutes et qu'il ne sera plus jamais besoin de reprendre le combat. Mais surtout l'illusion religieuse n'est plus rapportée à la simple tromperie d'une caste sacerdotale mais est appréhendée comme l'illusion universelle de l'humanité.

Le protestantisme a apporté la contribution suprême qu'il pouvait apporter et qui est sa plus haute destinée; il s'est dissout lui-même et a entraîné la religion en général dans sa dissolution. Il s'est sacrifié pour le plus grand bien de la liberté. Or quelle a été la contribution du judaïsme? Ou pour aller plus loin: à quoi sert que le juif transgresse sa Loi sans même la dissoudre (*auflossen*) et qu'il la déclare nulle et non avenue quand son besoin et son avantage le requièrent? À quoi cela sert-il? À rien pour l'humanité, mais cela ne sert qu'à la satisfaction sans entraves d'un besoin sensible restreint. Quand le protestantisme, et en lui le christianisme, se dissout, l'homme libre et complet, l'humanité créatrice qui ne connaît plus d'entraves à ses créations suprêmes prennent sa place. Quand le juif transgresse sa Loi, un individu ou un certain nombre d'hommes peuvent, sans être entravés, vaquer aux affaires commerciales, manger et boire ce que la nature donne, allumer une lampe quand il se met à faire sombre, allumer du feu, même si c'est le sabbat.

Il y a eu des juifs qui ont fait la démarche des Lumières avant qu'il y en ait chez les protestants ou même chez les chrétiens, parce qu'il leur était plus facile d'annuler une loi aux prises avec les seuls besoins célestes que de dissoudre un sentiment de dépendance dont l'empire a son fondement dans l'évolution de la nature humaine et n'a pu être éliminé lorsque l'homme se fut élevé à la connaissance de son essence vraie. Il est plus facile de satisfaire le besoin sensible, malgré une loi qui passe pour divine, que de fonder et d'imposer une conception, et de surcroît la vraie conception, de l'essence de l'homme qui est en contradiction avec toutes les conceptions que l'humanité a d'elle-même et qui doit s'imposer dans un combat à la vie à la mort.

Le juif ne donne rien à l'humanité lorsqu'il considère avec mépris, pour lui-même, sa loi restreinte. Le Christ, quand il dissout son essence chrétienne, donne à l'humanité tout ce qu'elle peut accueillir: il lui donne l'humanité à elle-même, il la lui restitue après qu'elle s'est perdue jusqu'à maintenant et, en fait, n'a jamais été en possession d'elle-même. Le

juif ne peut même pas être serein et avoir bonne conscience quand il contourne sa Loi divine à sa manière, c'est-à-dire au nom du besoin sensible: l'humanité qui s'est recouvrée après la perte de sa religion, est en possession d'elle-même en toute bonne conscience et n'a recouvré qu'à partir de ce moment sa vraie pureté et sa vraie sincérité. Celui qui abolit une loi restreinte à bon compte ne gagne pas dans ce combat d'issue facile un surcroit de forces: le combat, en revanche, mené contre la non-liberté en général et contre l'erreur originelle donne à l'humanité toutes ses forces en leur conférant alors une élasticité irrésistible et abat toutes les barrières qui maintenaient jusque-là l'humanité confinée.

«Vous ne reconnaîtrez donc pas combien la culture chrétienne, et même les Lumières chrétiennes sont redévaluables aux juifs? Et vous ne voulez pas non plus reconnaître que vos aspirations à la liberté politique sont puissamment stimulées et soutenues par la revendication chez les juifs de l'émancipation?»

La hache peut-elle donc dire à celui qui la fait virevolter qu'elle le fait virevolter?

Il n'est pas vrai que les juifs ont eu de l'influence sur les Lumières du siècle dernier ni même qu'ils y sont intervenus de manière créatrice. Ce qu'ils ont accompli dans ce domaine se situe loin derrière ce qu'ont accompli les critiques chrétiens, n'a pas eu d'importance pour l'évolution historique et n'a été que le résultat d'une impulsion qui leur avait été transmise par les Lumières chrétiennes ou par les Lumières antichrétiennes provenant du monde chrétien.

Qui n'osera pas nous faire le reproche de nous être laissé guider et déterminer par une partialité en faveur du christianisme. Espérons qu'on ne nous imputera pas non plus à mal de nier que le judaïsme ait stimulé ou soutenu les aspirations de l'époque récente pour la liberté. Du côté juif et du côté chrétien, on s'est rendu coupable d'un sérieux pas de clerc en séparant la question juive de la question universelle de l'époque, sans penser que non seulement les juifs mais *nous* aussi voulons être émancipés.

Les juifs ne peuvent revendiquer l'émancipation que parce que toute l'époque la revendique. Ils sont emportés par l'élan et l'aspiration de l'époque. Il serait ridicule d'affirmer sérieusement que les juifs ont agité et étayé, par leur revendication de l'émancipation, une question qui a ébranlé tout le XVIII^e siècle et a été assez sérieusement débattue et tranchée au cours de la Révolution française.

Si nous trouvons partout où il y allait du progrès le monde chrétien en tête, si donc le christianisme s'avère être l'impulsion du progrès, cela ne veut pas dire que le christianisme en tant que tel a voulu et occasionné pour lui le progrès. Au contraire, si cela avait réellement tenu à lui, le progrès aurait été impossible. Il incite si puissamment au progrès pour la seule raison qu'il vient purement et simplement le rendre impossible; il donne l'impulsion au développement de l'humanité vraie parce qu'il est la pure et suprême inhumanité la plus achevée. Ce n'est pas le christianisme en tant que tel qui a libéré les esprits au XVIII^e siècle et brisé les entraves du privilège et du monopole; c'est l'humanité se trouvant, au sein du christianisme, à la tête de la civilisation, ou elle s'était en parfaite contradiction avec elle-même et ses déterminations, qui l'a accompli; c'est l'humanité qui l'a accompli car elle devait triompher de tout une fois qu'elle eut rompu les barrières qu'elle s'était posées dans le christianisme du fait de son embarras religieux. Les

juifs ont été entraînés dans le sillage de ce mouvement impétueux, ils ne sont que les suiveurs et non les éclaireurs et les guides du progrès, et ils n'en seraient pas même là où ils en sont maintenant s'ils avaient attendu que la dissolution de leurs préceptes les transporte au cœur du mouvement de la nouvelle culture. Pour s'y trouver, ils ont d'abord dû commencer par se laisser pour ainsi dire infecter par le poison de la culture chrétienne, ou si l'on veut, antichrétienne, qui désagrége tout.

Le judaïsme et le christianisme sont déjà en eux-mêmes, comme religion, une forme des Lumières et de la critique et si leur destination fut de dominer l'humanité, ce fut aussi leur lot de sombrer par les lumières qu'ils contenaient, et par ce naufrage, de libérer les Lumières qui étaient paralysées en eux par la religion. Ou, en d'autres termes, les Lumières qu'ils étaient sous forme religieuse les a détruits en brisant la forme religieuse pour devenir des Lumières réelles et rationnelles.

Naturellement le christianisme, à cet égard, se retrouve encore une fois en tête puisqu'il n'est lui-même rien d'autre que le judaïsme ayant sombré du fait de ses propres Lumières, c'est-à-dire l'achevement des Lumières que le judaïsme contenait.

L'homme, né comme membre d'un peuple, est destiné à devenir citoyen de l'État auquel il appartient par sa naissance ; mais sa destination comme homme va au-delà de la limite de l'État où il est né. Les Lumières qui font franchir à l'homme la clôture de la vie de l'État et rompt avec l'individu et les différents États, le judaïsme les a exprimées sous la forme religieuse de la haine ; tous les États et peuples sont illégitimes devant l'Un, devant Jehovah et n'ont aucun droit de subsister. C'est seulement envers lui-même, envers le peuple Un que le judaïsme n'a pas voulu prendre au sérieux ces Lumières : il a laissé subsister un peuple comme le seul qui fut justifié et a ainsi jeté précisément les bases de la vie la plus bornée et la plus aventureuse que puisse mener un peuple ou un État.

Le christianisme a mené à leur terme les Lumières religieuses que le judaïsme avait amorcées : il a rayé également de la liste des peuples l'unique peuple Un et l'a déclaré peuple réprouvé. Il a aboli le statut de tous les peuples et de tous les États. Il a proclamé la liberté et l'égalité de tous les hommes.

La proclamation inaugurale du christianisme, qui est donc la même que celle des Lumières récentes, est l'œuvre de la conscience de soi libre et infinie. En s'annonçant au monde, cette conscience déclare la guerre à toutes les barrières et tous les priviléges. La conscience de soi ne s'incarne ni dans le paysan ni dans le bourgeois ni dans le noble. Devant elle, juifs et païens sont identiques, elle n'est pas seulement allemande ni seulement française ; elle ne peut concéder qu'il puisse y avoir quelque chose qui se situe en dehors ou au-dessus d'elle, c'est la déclaration de guerre et la guerre elle-même. Plus encore, la conscience de soi réelle portée à son achevement, c'est la victoire sur tout ce qui veut prétendre à l'exclusivité d'un monopole et d'un privilège. Ne vous plaignez donc pas de sa violence destructrice, elle veut et réalise ce que voulait aussi le christianisme pour lequel vous combattez. Le christianisme s'y est seulement mal pris car il voulait cette réalisation sous la forme *religieuse*.

La abolition religieuse est toujours superficielle parce que la situation qu'elle abroge, elle l'abroge non pas de l'intérieur, par le moyen de sa propre dialectique et de la preuve

scientifique, théorique, mais simplement en se hissant au-dessus d'elle, en la niant brutalement et sans façon. Mais elle la laisse au fond subsister, et sous une forme mauvaise, elle se révèle incapable de rompre avec elle, si bien qu'elle la restaure, sous une forme extravagante il est vrai. Elle se hisse dans les airs, dans la sphère du fantastique, et, en conséquence, elle est le reflet fantastique de ce qu'elle prétend survoler. Ainsi est rétabli le lien conjugal que le christianisme dissout: sous l'espèce du mariage de la communauté avec son Seigneur, de la fiancée céleste avec le Ciel, du moine exalté avec la Vierge céleste et de la nonne pour le prêtre dont elle s'est éprise. Les différences entre les ordres reviennent alors dans les ordres que constituent les appelés, les élus et de ceux qui sont damnés en vertu des arrêts impénétrables et arbitraires du Tres-haut: en effet les ordres religieux reposent tout autant sur la nature que les ordres politiques, à ceci près qu'il s'agit d'une nature chimérique. L'État, et en l'occurrence l'État despote, réapparaît dans le troupeau docilement soumis à son unique maître. Même l'opposition entre les États et les empires est réveillée sur le modèle de l'opposition entre le royaume des cieux et le royaume de ce monde. Les princes se livrent bataille quand le Prince des cieux et le prince de ce monde font de même, et la haine des peuples se rallume quand le troupeau des moutons et la horde des boucs s'affrontent, que les deux camps se font face, se considèrent comme de purs étrangers opposés l'un à l'autre.

La religion est contradictoire puisqu'elle doit nier tout ce que sa volonté recherche, consolider chimériquement ce qu'elle veut nier, et renoncer à tout ce qu'elle promet de donner. Elle nie les différences naturelles des ordres et des peuples et ne fait que les rendre seulement imaginaires, elle nie le privilège et le rétablit dans la domination exclusive de l'Un et dans le privilège accordé à ceux qui sont arbitrairement élus; elle nie le péché et enferme Tout dans le péché, elle délivre du péché et fait de tous les hommes des pêcheurs; elle veut donner la liberté et l'égalité et les nie, et son économie est celle de l'inégalité et de la non-liberté.

Elle ne peut pas réellement abolir ce qu'elle veut nier, parce qu'elle s'attaque à ce qu'elle veut nier non pas avec la conscience de soi réelle mais avec une volonté précipitée, exaltée, donc impuissante et sur un mode d'imaginaire. Elle ne peut pas réellement donner ce qu'elle promet parce qu'elle veut seulement le donner et non faire l'effort de l'obtenir par la lutte. Égalité et liberté, quand elles ne sont que données et non obtenues par le travail, sont l'inégalité et la nonliberté mêmes, parce que loin d'abolir le privilège et la servitude par le travail, par le combat réel, elles les laissent subsister.

C'est cette contradiction qui fait sombrer la religion achevée. Elle stimule l'aspiration à l'égalité qui veut se mettre en campagne contre les priviléges, mais elle ne l'assouvit pas, puisqu'elle ne reconnaît même pas son entreprise guerrière et fait au contraire de l'ennemi de l'égalité un être immortel et divin. Elle veut donner la liberté, mais en fait elle ne la donne pas et donne à la place les chaînes de l'esclavage.

Mais ce qu'elle veut, ce qu'elle incite à faire, c'est la volonté de l'humanité et l'objet de son aspiration. La religion doit donc, pour que cette volonté s'accomplisse enfin, sombrer du fait de sa propre volonté. Mais l'accomplissement de sa volonté, ce sont les Lumières, la critique, la conscience de soi libérée sans faux-fuyants, sans mirage mais s'imposant dans le monde et menant le combat contre les barrières et les priviléges.

Le christianisme est la religion qui a promis le plus, c'est-à-dire tout, et a renoncé en fait à tout. C'est là qu'est née la liberté suprême comme la plus grande servitude. Ses contradictions levées par la critique, la liberté est ainsi née, et le premier acte de cette liberté conquise fut forcément de porter la religion à son achèvement.

Le christianisme se place par conséquent très au-dessus du judaïsme, le chrétien très au-dessus du juif, et l'aptitude du chrétien à être libre est de loin plus grande que celle du juif puisque l'humanité est parvenue au stade du christianisme, au stade où une révolution décisive guérira tous les maux que la religion a causés, et le ressort de cette révolution est infini.

Le juif se place très en dessous de ce stade, donc très en dessous de cette possibilité de liberté et d'une révolution qui tranche le destin de l'humanité tout entière. La religion du juif n'est pas importante en soi pour l'histoire et ne peut influer sur le cours de l'histoire mondiale ; le judaïsme ne peut devenir pratique et historico-mondial qu'en se dissolvant et en s'achevant dans le christianisme.

Le juif veut devenir libre : mais il ne s'ensuit pas qu'il doit devenir chrétien pour s'approcher de la liberté. Juif et chrétien sont tous deux des valets et des serfs, le juif comme le chrétien, et si les Lumières ont dévoilé que le judaïsme comme le christianisme sont la servitude de l'esprit, alors il est trop tard : pour le juif c'est pure imagination et auto-illusion que songer à devenir un homme libre et un citoyen par le baptême, on ne saurait plus le penser de bonne foi. Le juif troque seulement un ordre privilégié pour un autre, celui qui semble comporter davantage de tracasseries pour un autre qui semble plus avantageux.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il gagnera la liberté et les droits constitutionnels puisque l'État chrétien lui-même ne les connaît pas. Le grand privilège dont jouit le chrétien peut inciter bon nombre de juifs à recourir au baptême pour améliorer leur position dans l'État chrétien ; mais le baptême ne le rend pas libre, et si tous les juifs décidaient de professer le christianisme, le christianisme n'y gagnerait pas pour autant en puissance.

Il est trop tard. Le christianisme ne fera plus de conquêtes importantes et significatives. Le temps des conquêtes historico-mondiales par lesquelles il a fait passer dans son camp des peuples entiers est définitivement révolu, il a perdu la foi en lui-même et sa mission historique est achevée.

S'ils veulent devenir libres, les juifs doivent professer non pas le christianisme mais le christianisme dissout, la religion dissoute en général, c'est-à-dire les Lumières, la critique et son résultat : l'humanité libre.

Le mouvement historique qui reconnaîtra la dissolution du christianisme et de la religion en général comme un fait accompli et assurera à l'humanité la victoire sur la religion, ne saurait se faire attendre plus longtemps, puisque la conscience de soi de la liberté s'est dégagée de toutes les statuts connus, qu'elle est incompatible avec ceux-ci, et que les

mesures maladroites et impuissantes qui sont prises contre elle par l'ordre existant ne font que lui assurer toujours de nouvelles victoires et de nouvelles conquêtes.

Les peuples qui se trouvent à la tête de ce mouvement apporteront non plus l'évangile de l'Un qui a enfermé tous les hommes dans le péché, mais le message de l'humanité et de l'humanité libérée aux peuples et contrées encore tenus captifs. Les sphères et les peuples qui ne veulent pas se joindre au mouvement et adopter la foi en l'humanité se puniront eux-mêmes, ils seront bientôt débordés, placés en dehors de l'histoire et rejetés au rang des barbares et des parias.

Si cela se produit avec du bois vert, a fortiori avec du bois mort, si l'avenir des chrétiens qui veulent rester dans le christianisme et qui seront donc dépassés par l'évolution de l'humanité est par sa nature si sombre, que pourra bien être l'avenir des juifs qui veulent en rester à un stade encore plus arriéré ?

Ils verront bien eux-mêmes: ils détermineront eux-mêmes leur destin; mais l'histoire n'admet pas qu'on se moque d'elle. C'est le devoir du chrétien de reconnaître de bonne foi le résultat de l'évolution du christianisme, la dissolution de celui-ci et le fait que l'homme s'est hissé au-dessus du chrétien. Le chrétien doit cesser d'être chrétien pour devenir homme et libre. Le juif, en revanche, doit sacrifier à l'humanité - qui résulte de l'évolution et de la dissolution du christianisme - le privilège américain de sa nationalité, sa loi imaginaire, qui ne repose sur rien - aussi pénible que lui soit ce sacrifice, car il doit absolument renoncer à lui-même et nier le juif. Il n'a plus besoin de s'infliger le démenti qui consisterait à sacrifier sa religion pour une autre. Mais ce qu'il a à faire est plus difficile que d'échanger une religion pour une autre.

Le chrétien et le juif doivent engager leur essence s'ils veulent rompre : mais cette rupture est plus aisée au chrétien car sa tâche découle directement de l'évolution de son essence ; le juif en revanche doit rompre non seulement avec son essence juive mais aussi renoncer au mouvement qui porte sa religion à son achèvement. Cette évolution lui est restée étrangère et il n'y a nullement contribué, de même qu'il n'a pas davantage provoqué ni reconnu l'achèvement de sa religion en tant que juif. Le chrétien n'a qu'une étape à franchir, celle de sa religion, pour abandonner la religion en général, le juif a la tâche plus rude s'il veut se hisser jusqu'à la liberté.

Mais à l'homme rien n'est impossible.

Notes

1. Ce texte ici est traduit pour la première fois en français. Rappelons que *Die Judenfrage* a déjà été traduit: voir note 1, p. 31.
2. “[...] les grands théologiens, les illuminés comme ils disent, préfèrent et jugent plus dignes d'autres questions qui les excitent davantage [...] Dieu aurait-il pu venir sous la forme d'une femme, d'un diable, d'un âne, d'une citrouille ou d'un caillou?” *Éloge de la folie*, Érasme.